

Michael Cisco

Le Tyran

Roman traduit de l'anglais (États-Unis)

par MÉLANIE FAZI



Du même auteur au Diable vauvert

ARGENT ANIMAL, roman, 2018

Titre original: THE TYRANT

ISBN: 979-10-307-0541-6

© Michael Cisco, 2003

© Éditions Au diable vauvert, 2022, pour la traduction française

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com

contact@audiable.com

« Enfin, il s'avança vers les bords de l'Océan, à la tête de l'armée, avec un grand appareil de balistes et de machines de guerre, comme s'il eût médité quelque grande entreprise. Personne ne connaissait ni ne soupçonnait son dessein. Tout d'un coup il donna l'ordre à ses soldats de ramasser des coquillages, et d'en remplir leurs casques et leurs vêtements: "C'étaient, disait-il, des dépouilles de l'Océan; et on les devait au Capitole et au palais des Césars." Comme témoignage de sa victoire, il fit élever à une hauteur prodigieuse une tour où l'on alluma, pendant la nuit, des fanaux comme sur un phare, pour diriger la marche des navires. Il promit aux soldats une gratification de cent deniers par tête; et, comme si c'eût été le comble de la libéralité, il leur dit: "Allez-vous-en joyeux et riches." »

— Suétone, extrait
de sa *Vie des douze Césars: Caligula*

« Il se rasséréna. Le lendemain il disposa ses troupes en bataille au bord de la mer : d'abord les archers et les frondeurs, puis les auxiliaires germaniques avec leurs sagaies, le gros de l'armée romaine, enfin les Français à l'arrière-garde. La cavalerie formait les ailes : les machines de guerre, mangonneaux et catapultes, étaient installées sur les dunes. Personne ne savait ce qui allait se passer. Caligula, monté sur Pénélope, la fit entrer dans la mer jusqu'au genou, puis il cria : "Neptune, mon vieil ennemi, défends-toi ! Je te défie au combat jusqu'à la mort. Ah ! Tu as coulé par trahison la flotte de mon père ! Essaie maintenant ton pouvoir sur moi, si tu l'oses."

« (...) Une petite vague passa près de lui : avec un rire méprisant il la frappa d'un coup d'épée. Puis il se retira tranquillement et fit donner le signal de l'assaut. Les archers lancèrent leurs flèches, les frondeurs leurs pierres, les lanciers leurs javelines ; l'infanterie régulière entra dans l'eau jusqu'aux aisselles et taillada les vagues ; la cavalerie chargea sur les deux flancs et s'avança à la nage en sabrant à droite et à gauche ; les mangonneaux projetèrent des blocs de rochers, les catapultes d'énormes javelines et des poutres garnies de fer.

« (...) À la fin Caligula fit sonner le ralliement : les hommes reçurent l'ordre d'essuyer le sang de leurs épées et de recueillir le butin — c'est-à-dire les coquillages de la grève. (...) Plus tard les coquillages furent triés, emballés dans des caisses et expédiés à Rome en gage de cette victoire inouïe. »

— Robert Graves, *Moi Claude*¹

1. Traduction de Mme Rémond-Pairault.

« On dirait que l'homme dispose d'une capacité de mourir qui dépasse de beaucoup et en quelque sorte infiniment ce qu'il lui faut pour entrer dans la mort et, de cet excès de mourir, il a su se faire admirablement un pouvoir. »

— Maurice Blanchot, *L'Entretien infini*

Chapitre un

Notre Ariane vous a frôlés — dans chaque grande cité. Il vous suffit de vous tourner pour la voir à vos côtés, jeune fille ordinaire aux cheveux bruns. Assise près de la porte, elle y forme un ballot massif et compliqué; les autres passagers s'efforcent de l'éviter et certains lui lancent des regards compatissants, furtifs et légers, eux-mêmes à peine conscients de l'expression partiellement dépareillée de leur visage, et elle, les yeux obstinément rivés au sol, les ignore totalement. Elle compte les arrêts.

Sans prévenir, et avant que le train ne commence à freiner, notre Ariane, ici nommée Ella, se lève énergiquement de son siège, penchée vers l'avant sur les béquilles en inox qui empennent l'extrémité de ses deux bras, et verrouille les charnières de ses orthèses de jambes. Quand les freins lâchent des cris stridents et que vous vous trouvez tous précipités vers l'avant de la voiture, elle est déjà stabilisée, penchée pour y faire face, et quand les portes s'ouvrent à toute volée elle se balance vers le quai avec le regard toujours obstiné car cette station comme toutes celles de cette ligne ne

possède aucun ascenseur. Le vaccin déjà disponible et la maladie censément vaincue, faute d'avoir reçu la piqûre elle avait perdu l'usage de ses deux jambes à l'âge de cinq ans, de la polio. Enfant déjà précoce, la maladie l'avait quittée en lui laissant l'esprit clair et durci comme un diamant de terrifiante, pénétrante et fluide intelligence, qui ne tolérait nulle perte de temps. Entièrement vaincus et dépassés par leur fille si lointaine, ses parents n'avaient pu qu'agiter leurs mains impuissantes lorsqu'elle avait entrepris des études universitaires à l'âge de douze ans.

Chaque jour, elle se tenait à la base des cruels escaliers de cette station, attendait un instant qu'une impulsion démente fasse tourner les roues de ses épaules pour amener l'extrémité de ses béquilles vers le haut et l'avant jusqu'à la première marche. Les pieds de ses béquilles également espacés, elle se hissait du sol et balançait entre eux ses deux jambes vers l'avant, les posait puis répétait la manœuvre jusqu'à rejoindre le quai supérieur, cependant que la foule se hâtait de tous côtés.

Un jour, Ella se tenait près du haut de l'escalier lorsqu'un homme au trench-coat blanc se ruant vers son train la dépassa en courant le long de la rampe bouscula ses épaules en chemin, et avec un affreux haut-le-cœur elle sentit son équilibre violemment déplacé vers le haut voulut saisir la rampe qu'elle s'étonna de trouver déjà au-dessus d'elle un homme aux lunettes noires descendait l'escalier d'un pas rapide cascasant au-dessus d'elle sans lui prêter attention. Un coup sur ses épaules lui planta le menton

dans la poitrine — c'était le palier qui la frappait, elle était tombée — une béquille coincée dans la rampe lui déboîta l'épaule et alors seulement se dégagea — son élan porta par-dessus sa tête ses lourdes et raides jambes impossibles à plier puis elle chuta en faisant brièvement la roue pour atterrir sur ses talons. N'ayant rien à saisir elle poursuivit en arrière et ses talons quittèrent la marche — elle chuta sur le quai et ses jambes tombèrent dans un bruyant cliquetis sur les marches inférieures en formant un V de métal bien droit, une tiède humidité se diffusa sur sa nuque ramollie, l'homme aux lunettes noires la dépassa vivement et s'engouffra dans la voiture qui refermait ses portes sur sa gauche, vers laquelle elle tournait la tête, se yeux figés à demi-clos. Sans comprendre mais le fixant en mémoire seconde par seconde, elle vit un filet rouge s'échapper sur le béton, s'accumuler en une petite flaque bombée avant de s'écouler plus loin, charriant un mégot. Elle regarda ce courant rejoindre la flaque jaune qui croupissait au pied de l'escalier — elle se rappelle un coup involontaire reçu de la dure pointe d'une chaussure féminine contre l'intérieur tendre de son avant-bras dépouillé de sa béquille. Consciente pendant une partie de l'activité disparate qui suivit, avant que ses yeux perdent enfin leur vision.

Ils ne restèrent pas aveugles mais se rouvrirent porteurs d'une lumière fixe et régulière dans son coin d'hôpital, pour avoir frôlé la mort. Preuve qu'elle avait dévoré le délire de sa longue guérison. Ella reprit ses études de biologie et passa en troisième cycle,

témoignant d'une aisance nouvelle autant qu'étrange avec toutes les variétés d'ectoplasmes, qu'elle précipitait depuis les corps disséqués, les comateux, et même depuis les fruits poussant dans la terre des cimetières. Elle coupait disons une orange en deux et badigeonnait de sa solution la chair exposée, appuyait la tranche contre une épaisse lame de verre, activait le courant électrique et, l'instant d'après, une flaque ronde vacillante d'éclatant fluide blanc composé entièrement de boucles infimes se déployait sous la moitié de fruit, présentant l'apparence d'une natte tissée de perles minuscules. À présent âgée de quinze ans, elle a récemment publié un article sur le comportement ectoplasmique dans *The Lancet*. Elle emprunte les trains les yeux braqués au sol, et chaque fois qu'un jeune homme s'assied à proximité, ses paupières sont crispées et la lumière concentrée de son regard se retire dans les petites ouvertures en croissant derrière ses cils sous la forme de deux aveuglants faisceaux tournés vers l'intérieur ; dans ses rêveries elle écarte violemment la foule de son chemin à l'aide de ses béquilles. Quand Ella gravit les marches, elle cherche avidement un usager approchant en sens inverse, prête à le frapper d'une rapide pointe de béquille. Gravissant les marches d'un air réellement menaçant avec l'impressionnante musculature de ses épaules et de ses bras, déposée là par des années sur ses béquilles, et les fléchettes bleues de son regard crépitant sous sa lourde et noire chevelure.

Depuis le quai menant à l'étage supérieur et de l'étage supérieur à la rue, Ella s'avance à coups

d'épaule sur le trottoir pour traverser péniblement une foule qui la tenaille et un paysage de surfaces dures, tout le mouvement changeant et saccadé de la ville concentré en une couche horizontale proche du sol, tandis que l'air oppressant et confiné entre les bâtiments qui la dominent pèse sur elle comme une lame de verre. Elle effectue des pas entiers, de sorte que tout son corps avance d'une seule manœuvre sur ses béquilles, en lignes droites d'une véhémence régularité, projetant le point de concentration de son regard loin devant elle au-dessus de la foule. Bien que le Département de Biologie soit écrasé et dominé par les bâtiments commerciaux qui l'entourent, qui lui griffent et rongent les pierres, il n'a en rien perdu sa spacieuse allure de mausolée. Ella braque son regard sur sa porte surélevée qu'une volée de larges marches basses presque agréables à monter surélève par rapport à la rue, et des piétons l'évitent comme des moucheron à grand renfort d'écarts et de zigzags. La lourde voûte romane du Département de Biologie engloutit Ella dans son obscurité — elle se hisse dans son ombre d'une unique manœuvre.

Les portes épaisses sont de bronze muni de panneaux vitrés, de charnières silencieuses, l'entrée est haute et fraîche, matelassée de tapis sombres et funèbres. Ella passe devant la tête du réceptionniste en train de somnoler, entre dans l'ascenseur : il fait la taille d'un placard. Appuyée contre la paroi du fond, elle referme la grille du bout de sa béquille et ce bruit métallique fait sursauter l'employé. Une fois enfermée là elle perçoit les relents moisis du tapis de

l'ascenseur ainsi qu'un parfum mécanique d'huile de graissage à l'âcreté évaporée, évoquant l'odeur des mines de crayon. Elle monte le temps d'un seul à-coup et rouvre la grille. Les couloirs sont vides et faiblement éclairés, la lumière provient presque entièrement de quelques hautes fenêtres aux extrémités des larges couloirs — leur verre est dépoli et diffuse une lumière blafarde qui fait luire le sol ciré. Elle sait que les intestins vernis du bâtiment poursuivent un long chemin monotone dans toutes les directions sans grande intention pour guider leurs tournants; elle connaît bien ce département. Dans le hall, où l'ascenseur s'appuie contre une cage d'escalier ouverte en bois couleur café dégoulinant de petites ampoules, de pointes, d'autres ornements disgracieux, et où se croisent les divers itinéraires traversant le bâtiment, elle longe un haut meuble d'exposition intégré au mur. Il s'agit d'une vitrine de spécimens d'animaux, principalement aquatiques, pour la plupart recueillis depuis longtemps, brûlés et blanchis par l'alcool et le formol, évoquant l'apparence du crêpe et quelque peu rata-tinés. Des lampes astucieusement cachées parmi les lambris éclairent bords et plaques de verre par-derrrière, mais leur lumière ne pénètre pas dans le verre légèrement poussiéreux des portes vitrées, surmontées de pointes gothiques. Dressés sur des marches en paliers couvertes de velours cramoisi ces pâles cadavres de seiches, maintenus ouverts par des épingles, et de nudibranches et d'anguilles, ainsi que d'un jeune requin-léopard aux yeux bleus

évoquant des coquillages brisés, ont l'apparence de saintes reliques, tous munis d'étiquettes en latin.

Dans les couloirs, une ou deux personnes croisent Ella en chuchotant de furtives salutations; elles sont impossibles à reconnaître dans la pénombre. Le bureau est grand avec plusieurs compartiments séparés, et sa porte reste ouverte. Quelque part vers le fond, Ella entend une conversation étouffée, et à la lueur laiteuse des grandes et lointaines vitres dépolies, elle distingue la silhouette d'une femme tapant à la machine. Les casiers en bois de rose destinés au courrier des étudiants sont tous vides, y compris celui d'Ella, mais elle y jette un coup d'œil pour s'en assurer. Quelqu'un apparaît à côté d'elle.

« Ella, le doyen demande à vous voir. »

Le bureau du doyen se trouve tout près, ses plafonds sont hauts et les grandes pièces qui le composent sont lambrissées de chêne couleur thé qui luit d'un éclat sombre, ornées de tapis aux teintes rouges et brunes voluptueuses. Les murs de la tanière du doyen sont garnis de bibliothèques, excepté celui où il conserve son cabinet à poisons, comme les anciens daguerréotypistes, ainsi qu'un haut placard de petites ouvertures en bois régulières et carrées, contenant chacune un flacon de verre étiqueté et bouché. L'ensemble dégage une impression d'agencement éternel. Le doyen est assis derrière son bureau palatial, penché sur une dissection. Une capiteuse aigreur chimique émane du dessus de bureau nu, où des fragments du corps préservé et blafard, dont certains agités de spasmes, sont éparpillés au

petit bonheur dans des flaques de formol et d'alcool. Le doyen est réputé pour cette négligence avec les spécimens; il semble précipiter des petites boules de tissu anonyme partout où il se rend. Il n'est pas rare de découvrir, après lui avoir serré la main, qu'on retire la sienne avec un morceau d'anatomie étrangère palpitant faiblement dans la paume. Dans un premier temps, il ne remarque pas Ella, et aucun bruit ne s'élève en dehors du claquement léger de ses instruments, qui ne sont pas sans évoquer le cliquetis des couverts sur une assiette. Tout à sa rêverie, tête baissée sur son ouvrage qui ne dévoile que le point noir de sa calotte et les formes hérissées de ses deux sourcils touffus à l'avant, il se balance d'un air satisfait au-dessus de son ouvrage, envoyant glisser sur le dessus lisse du bureau des particules de tissu qui s'en vont reposer à la base d'une lampe de bronze et de verre coloré. Inclinant légèrement la tête vers le haut, il expose à la lumière multicolore les rides parcheminées de son visage, à moitié cachées par sa barbe. Il porte une loupe de bijoutier vissée sur son œil droit. De temps à autre, alors qu'il inspecte les tentacules du spécimen, un panache de fumée de pipe s'échappe d'entre ses lèvres — il garde le court tuyau serré entre les dents — baignant de fumée la chair exposée de l'échantillon comme s'il s'attendait à le voir changer de couleur à la façon du papier de tournesol. La fumée s'élève de plus en plus souvent, en panaches concentrés embaumant davantage la fleur d'oranger et les raisins secs que le tabac, dégageant des espaces dans l'odeur du spécimen. Elle

reste à le regarder, persuadée qu'il va lever les yeux par hasard et la remarquer, parler d'une voix faible dans un silence presque total, lui dire qu'il ne l'a pas envoyé chercher.

D'un coup, l'élan vital d'Ella la déserte et elle devient inerte, le regard fixe comme celui d'une statue, indifférent, l'esprit entièrement vide. Des minutes s'écoulent; le scalpel du doyen cogne le verre, la petite respiration sifflante aspirée par le fourneau de la pipe alterne avec un sifflement d'air aigu dans les fourrés de ses narines. La patience d'Ella se disperse subitement en elle comme une chute de neige. La tête du doyen retombe, et elle entrevoit un piston fixé à un volant qui pivote à l'intérieur de la cavité obscure en dessous de sa calotte, qui plonge puis remonte à intervalles réguliers, gravé d'un éclat vertical sur le métal cuivré, laissant échapper entre ses lèvres une fumée gélatineuse. Après un instant supplémentaire, le doyen penche la tête en arrière, laissant son regard glisser le long de la surface du bureau et tomber depuis son bord. Ella sait qu'il ne la voit pas; ses yeux ne peuvent pas s'élever plus haut. Les yeux du doyen sont noirs — d'où elle se tient, Ella n'en distingue pas les blancs, seulement leur métal et les reflets baissés de son regard fixe qui tremblotent sur les bords épais de ses paupières. Ses mains relâchées reposent sur le tranchant des deux côtés du bureau, avec le scalpel en diagonale en travers de sa paume droite. La lumière émanant de la lampe confère à ses épais vêtements noirs, qui bien qu'ils ne soient pas parfaitement coupés retombent malgré tous en plis

voluptueux, un lustre poudreux. À tout moment, Ella s'attend à ce que le doyen s'adresse à elle, mais bien qu'il paraisse prêt à le faire, il semble tout aussi manifeste qu'il ne l'a pas remarquée. Confuse, sur ses gardes, Ella reste immobile et le regarde en guettant un signe quelconque, mais il ne lui vient pas à l'esprit de parler — le doyen semble aussi peu à même de l'entendre que de la voir.

Le doyen se met à cogner vigoureusement son scalpel sur le dessus du bureau. Ella fouille la pièce du regard — à la recherche de quoi? — d'un quelconque indice, à présent qu'elle est certaine que le doyen ne va ni la remarquer ni lui parler. Sur sa gauche, contre le mur, repose un grand meuble de rangement aux nombreuses étagères basses, où s'entassent de hautes piles de papiers — alors que le doyen cogne, une lettre proche du sommet d'une des piles attire le regard d'Ella: elle pend hors de la pile, accrochée par un coin, et ondule. Les coups inconscients du doyen risquent de la faire tomber. Ella s'en approche et voit aussitôt qu'elle est en train de se dégager, et que juste en dessous d'elle se trouve une bougie presque entièrement brûlée, la base évasée en une masse amorphe sur l'étagère de bois, une longue langue de feu crépitant s'échappant de sa mèche; sa lumière cachée derrière deux ou trois autres piles de papier. Ella fait pivoter son corps vers la flamme et, lorsque la lettre tombe, elle la saisit en plein vol entre deux doigts au niveau de sa taille. La flamme de la bougie siffle. Le doyen est occupé à disséquer. La lettre qu'Ella tient en main est adressée à elle-même, de sa propre écriture.

Ella souffle la bougie et traverse la pièce pour s'asseoir sur un banc haut et dur près de la cheminée éteinte et traversée de courants d'air. Une fois installée là, et en mesure de libérer ses mains de ses béquilles, elle lit la lettre du Dr Belhoria, qui accepte sa seule candidature parmi des centaines, peut-être de nombreuses centaines... Ella parcourt les mots de bout en bout, puis ses yeux les balaient à nouveau — et repèrent des mots isolés çà et là, qu'elle ne lit pas tant qu'elle ne les regarde, devenus soudain des mots étrangers... à présent, guère plus que des formes. Ella lit, cette partie de la pièce se détache du reste et la brèche s'élargit avec une ondulation en son milieu qui sépare les deux côtés. Ella adopte une expression nue car sa satisfaction face à cette lettre dévoile son ambition, et sa concentration sur cette lettre si satisfaisante la dénude, lui faisant éprouver une sensation automnale de vent soufflant dans son cou depuis des branches comme si une lumière très nette l'éclairait bien que la pièce ne fasse que s'assombrir. Les moments comme celui-là possèdent des contours nets et les caractéristiques d'un souvenir avant qu'on se le remémore, pour elle cet instant possède une double limite: le bord blanc de la page et les murs du bureau central du doyen.

Les yeux verticaux des bougies aux coins du dessus de cheminée s'allongent et s'épaississent alors même que la pièce s'assombrir. Le doyen est à peine visible à son bureau malgré l'éclat bien net de sa lampe de bureau reflétant sa lumière depuis ses mains, son visage, et ses instruments aux lents mouvements.

Bientôt, elle le distingue à peine. Tandis que la dernière lumière de la pièce décline, Ella sait que quelque part le laboratoire du Dr Belhoria acquiert de la substance et gagne sa propre lumière, qui lui est destinée. Elle cherchait à tâtons dans sa direction en promenant ses antennes autour d'elle depuis qu'elle a envoyé la candidature et, à travers cette lettre, Ella touche quelque chose de solide à l'autre bout, une ouverture solide.

Elle se fraie un chemin jusque dans le couloir — entièrement plongé dans le noir, coupure de courant. Sur sa gauche, elle aperçoit une très légère et pâle brume de lumière diffuse provenant de l'une des fenêtres, cachée au-delà d'un tournant. Regardant brièvement sur la droite elle voit passer une bougie entourée par une main orange luisante. Elle se dirige vers la gauche en tâtant de sa béquille pour suivre le mur et ses brusques plongées régulières dans des portes ouvertes. Dépassant le palier d'un imposant escalier elle baisse le regard vers une lumière au mouvement changeant; en dessous d'elle et un peu en retrait un garçon de salle en chemise écossaise muni d'un candélabre éclaire la voie pour deux autres, porteurs d'un brancard où repose un cadavre pour lui faire monter l'escalier, leur bonnet de laine oscille lorsqu'ils ratent une marche, s'efforçant de garder le lit droit. Ella n'ose tenter l'escalier de peur de trébucher dans le noir, et les ascenseurs ont dû s'arrêter faute de courant. Les couloirs vides et sombres se poursuivent... elle les suit au hasard et, de temps à autre, lève les yeux vers une bougie errante loin devant elle,

sans parvenir à atteindre l'une des fenêtres. Un petit coup métallique lui apprend qu'elle a trouvé l'ascenseur et elle fait légèrement basculer la pointe de sa béquille contre la porte, stupéfaite de n'y rien toucher — la porte est ouverte, la cage d'un noir béant — elle en sent l'œsophage à l'odeur de renfermé souffler sur elle. S'appuyant contre le montant elle jette un timide coup d'œil vers le bas de la cage, se demandant s'il y a eu des accidents.

La cage et les couloirs s'éclairent quand le courant revient. Ella jette la tête en arrière comme si elle s'attendait à se faire assommer par l'ascenseur, lequel descend effectivement sur-le-champ, vide et bien éclairé. Les centaines de portes en verre qui segmentent le couloir devant elle frémissent puis s'ouvrent en soupirant selon une séquence légèrement saccadée qui s'éloigne d'elle, dévoilant une porte, indiquée comme une sortie, au bout du couloir — un effet tout droit sorti d'une comédie musicale, et elle remarque bel et bien une musique étouffée, quoique pas du genre de celles qu'utilisent ces spectacles. Ella sort en franchissant les portes aux vitres nacrées.

*

Dans le train, un panneau de lumière succède à un autre pour balayer le corps d'Ella...

Se penchant brusquement vers l'avant lorsqu'elle lit le nom de la gare, Ella se lève tant bien que mal et manque basculer tandis que le train freine. La poignée de la porte du compartiment est assez basse

pour qu'elle la tourne facilement. Tel un éléphant elle se penche vers l'avant sur ses bras tendus, tête inclinée en arrière entre ses épaules, et d'une adroite manœuvre elle descend ses jambes sur le quai vide où filent des volutes de vapeur effilochée. Le ciel au-dessus d'elle est pâle, dur, régulièrement peint d'une faible lumière sans chaleur. Ella descend jusqu'à la rue sur une rampe de chargement, dépassant à coups d'épaules la gare basse et indistincte sur sa droite, tout en barreaux horizontaux de rouille et plans verticaux d'un gris huileux.

Laissant elle-même échapper de petits jets de vapeur, Ella doit se concentrer sur le trottoir irrégulier, dont des racines musclées ont désaligné les dalles par la force. Les arbres sont trop hauts pour les étroites rues qu'ils bordent — ils déploient leur voûte au-dessus des toits et griffent murs et fenêtres de leurs serres feuillues. Des ruisselets réguliers et clairsemés de piétons se faufilent dans les intervalles exigus entre troncs et vitrines, gardant baissée leur tête insignifiante. La rue est vide de circulation à cette heure de la journée, et Ella marche le long du trottoir pour rejoindre un carrefour lointain.

Bien que les avenues soient larges ici, pavées d'énormes dalles de pierre avec des bordures de pavés ronds, il n'y a pas de voitures à qui servent les feux de signalisation — ils se balancent sur leurs câbles, ignorés de tous, loin au-dessus d'une bouche d'égout et projettent à intervalles réguliers des couleurs incongrûment festives sur les ternes murs des maisons mitoyennes. Les trottoirs sont remplis

d'individus silencieux avançant d'un pas rapide. Ella traverse en regardant des deux côtés — dans chaque direction, la rue est vide même de voitures garées, et disparaît dans une brume blanche lointaine. Elle suit les instructions du Dr Belhoria, jointes à sa lettre.

Au-delà de l'avenue, les rues sont de nouveau étroites, inclinées pour gravir d'abruptes collines. Beaucoup d'entre elles n'ont pas de trottoir — ici, les maisons possèdent des portes donnant directement sur la rue, s'ouvrant vers l'intérieur pour ne pas être arrachées par les voitures de passage. Ella consulte avec une régularité croissante les instructions pliées, de plus en plus endommagées. Elle trouve la bonne rue sans trop tarder. Les hautes maisons sont éloignées du trottoir par des petits jardins carrés et touffus et d'épais murs de pierre. Les arbres noirs se dressent au bord de la route comme les panaches de fumeroles volcaniques refroidies, leurs fines branches remplissent l'air en hauteur comme de la fumée. Tout est humide — Ella s'efforce de ne pas dérapier. Les jardins qu'elle longe ressemblent davantage à des tertres, principalement plantés de fleurs, leurs visages tournés dans toutes les directions, et reflétés dans toutes les fenêtres voilées de nuages. Une poignée d'individus çà et là dans la rue. Une petite fille au manteau rose sort devant Ella, marche sur une courte distance devant elle, un globe dans une main et une laisse dans l'autre, entraînée par un chien minuscule à poil long. La fillette traverse dans un crissement de pas étouffé pour disparaître dans une ruelle sur la gauche, suivant apparemment le son d'une voix qu'Ella entend à peine.

Au-dessus d'elle, Ella voit la maison et la porte, surmontée par une plaque en laiton large de trente centimètres « DR BELHORIA ». Sa maison se dresse à la pointe d'un V brusquement incliné, deux rues descendant comme des toboggans et le bord étroit du bâtiment adjacent, une maison triangulaire coiffée d'un accent circonflexe de trottoir qui fait face à la porte du Dr Belhoria en léger décalé. Sa maison se dresse bien droite dans les airs mais se couche contre un épais tapis de végétation sur un panneau d'arbres colossaux, dont les doigts tendus forment un cadre hérissé autour des murs, comme prêts à saisir la maison si elle basculait en arrière, et ces branches qui battent en rythme paraissent assez épaisses pour tenir les murs droits. Ella se dirige vers la porte qu'elle trouve poussée, obligeamment tenue ouverte par les plantes grimpantes qui s'y accrochent. Une allée bordée de cailloux marron foncé conduit au perron ; lorsqu'elle y monte, l'air semble devenir plus mat, comme s'il était rempli de fumée transparente. Des deux côtés, buissons, plantes grimpantes et fleurs au visage criard et saturé poussent en formant une sorte de tapisserie, qui dégage une odeur aigre et fraîche, une senteur poivrée de bois, et de terre aussi âcre que du vinaigre. Cette terre noire a aspiré toute l'eau des arbres et des feuilles, et elle est noire, succulente et ferme comme du fromage.

Ella gravit les marches jusqu'à la porte d'entrée, puis se tient sur la plus haute pour sonner. Elle inspire profondément, sent l'air étrange résonner dans ses poumons avec un plaisir malsain. La sonnette frappe

quelque part dans les intestins de brique et quelques instants plus tard, la porte s'ouvre précipitamment en couissant.

Le Dr Belhoria se tient là dans l'étroite embrasure qui l'encadre.

« El-la ! »

Sa voix est chaude et même ronronnante mais son regard diffusément inadhésif plane quelque part au-dessus de la tête d'Ella comme une ellipse bleue miroitante — un regard de magicienne aveugle, bien que sa vision soit en réalité tout à fait pénétrante.

Le Dr Belhoria est une surprise totale, tout en blondeur et hâle doré, comme un instrument de cuivre. Elle recule et Ella s'empresse d'entrer, reste un moment debout flanquée de deux grandes urnes tandis que le Dr Belhoria referme la porte derrière elle. La pièce est petite et sombre, le sol couvert de nombreuses couches de tapis élaborés qui se chevauchent les uns les autres, tout est saturé d'encens bien que l'air soit clair comme le cristal, la lumière qu'elle voit autour d'elle est faible sans être insuffisante et elle est teintée d'un vert presque imperceptible comme si la maison était enfermée dans une bouteille verte au long col — la lumière est faible mais tout est fait de métal et de bois poli et brille de riches éclats. Ella devient soudain tendue, sur le qui-vive, ses poumons et son cœur picotent et elle regarde avidement tout autour d'elle comme un animal nocturne. Elle sait que la maison est hantée sans l'être exactement ; elle a déjà éprouvé cette sensation : intrigante et horrible dans tout ce confort funèbre. La porte émet un déclic et le

Dr Belhoria la frôle d'un pas rapide — elle porte un chemisier pâle fait d'une étoffe douce et légère, avec un large col plié maintenu par une broche au niveau de sa gorge, ainsi qu'une étroite jupe de flanelle grise. Ella n'est pas encore parvenue à bien distinguer son visage, et voilà que le Dr Belhoria la dépasse sans un regard, balançant librement les bras, et d'un petit geste par-dessus son épaule droite elle lui intime de la suivre dans un couloir ombragé. Les pas d'Ella sont étouffés par une bande interminable de tissu au motif complexe ; à hauteur d'épaule, là où s'interrompent les lambris invisibles, le papier peint est couvert d'un motif obscur sur un fond de métal vert. Elle longe de petites tables ornées de fougères vert bouteille transparentes dans des pots de cuivre poli, des portes cireuses couleur cacao, et d'effrayants miroirs à intervalles réguliers. Après son premier coup d'œil à l'un d'entre eux, elle garde la tête baissée, elle ne veut pas voir son reflet dans la pénombre, ses doubles marchent dans les cadres et la suivent. Elle garde la tête baissée, son regard tombe jusqu'à ce qu'elle fixe les jambes du Dr Belhoria qui s'affairent à quelques pas devant elle, les mollets fendus en deux par une paire de coutures noires, alternant régulièrement de l'une à l'autre...